

Monique LaRue, Françoise Bouffière, Simon Girard

Josée Bonneville



Numéro 137, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62329ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonneville, J. (2010). Compte rendu de [Monique LaRue, Françoise Bouffière, Simon Girard]. *Lettres québécoises*, (137), 19–20.

☆☆☆☆ 1/2

Monique LaRue, *L'œil de Marquise*, Montréal, Boréal, 2009, 384 p., 28,50 \$.

Une identité québécoise en mutation

Marquise Simon, la narratrice du roman, jette un regard sensible et perspicace sur les changements qui se sont opérés, dans la société québécoise, entre 1950 et 2008. Ce faisant, elle tente de définir l'identité québécoise actuelle.

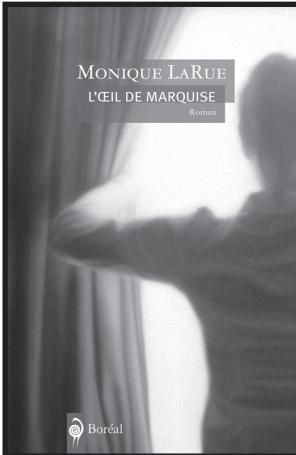
Marquise appartient à une famille « pure laine ». Ses frères et elle ont grandi dans un milieu relativement homogène, sur la Rive-Sud de Montréal. À l'adolescence, elle prend conscience que la réalité n'est pas si simple qu'il y paraît de prime abord. Que les anglophones, par exemple, auxquels ses parents opposent les francophones, ne constituent pas un groupe homogène et que certains d'entre eux parlent même français. Beaucoup plus tard, elle réalisera que, même si le mot « racisme » ne faisait pas partie du vocabulaire enseigné à l'école et à la maison, sa famille, qui condamnait pourtant le racisme, avait des comportements qui s'y apparentaient : sa grand-mère évoquait le péril jaune, quand elle passait devant une buanderie chinoise, et son frère Louis se moquait des Italiens qui fabriquaient du vin de pissenlit. Marquise croit « qu'on peut être le porteur asymptomatique d'aversions inculquées, qui tordent le jugement, dictent les mots. Que nous nous méfions des gens qui ne nous ressemblent pas, que notre méfiance s'exprime par préjugés, pré-supposés, jugements, dénis, généralisations dont nous ne sommes pas conscients » (p. 99). Elle tente de mettre en lumière cette zone de l'inconscient.

UNE SOCIÉTÉ MÉTISSÉE

L'essentiel du roman se déroule au lendemain du DRIPQ (Deuxième Référendum sur l'Indépendance politique du Québec), et ses nombreux personnages témoignent de la nouvelle mosaïque culturelle québécoise : le mari de Marquise, Salomon, est un juif dont le père est né en Russie ; Carmen, une Mexicaine écartelée entre le Mexique et le Québec ; Noriko, une Japonaise qui doit convaincre son père d'accepter qu'elle épouse un Québécois ; Osler, un Belge, qui a posé une bombe, en 1966, dans l'édifice de l'Impôt fédéral, tuant ainsi un homme d'origine haïtienne, etc.

CAÏN ET ABEL

Le roman, par ailleurs, s'articule autour des deux frères de Marquise, qui sont très différents l'un de l'autre. L'aîné, Louis, est grand, extraverti et souverainiste. Doris, son cadet, est petit, renfermé et il a perdu la foi en la souveraineté. Quand



MONIQUE LARUE

Louis le somme de lui dire s'il a voté oui ou non au DRIPQ, il refuse de répondre et finit par lui donner un coup de poing. Les deux frères représentent à la fois les deux pôles idéologiques des Québécois, à peu près également partagés entre les souverainistes et les fédéralistes, et la difficulté à accepter la différence chez l'autre, cette difficulté étant, d'ailleurs, autant l'apanage des nouveaux arrivants que des Québécois dits de souche.

UN ROMAN NÉCESSAIRE

Monique LaRue a écrit un roman important parce qu'il trace un portrait lucide, fouillé et nuancé de la société québécoise actuelle, parce qu'il nous donne à réfléchir sur la manière dont elle a évolué dans les soixante dernières années et parce qu'il pose des questions essentielles pour son avenir. Son roman, à vrai dire, est non seulement important ; il est nécessaire.

☆☆☆ 1/2

Françoise Bouffière, *La Louée*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2009, 240 p., 21,95 \$.

Peut-on se sortir de la misère quand on y est né ?

Voici un roman qui nous dépayse, pour notre plus grand plaisir, en nous transportant dans le Morvan, cette région du centre de la France où l'auteure est née. On y suit le destin de Marie, une jeune femme attachante que sa beauté semble destiner à une vie différente de celle de sa mère.

On est à la fin du XIX^e siècle, sur une ferme où il y a « plus de bouches à nourrir que de terres à cultiver » (p. 9). Marie, la plus jeune de la famille Brault, est très belle, et son côté rêveur lui donne un air de Madone ou de grande dame qui agace les villageois qui, par dérision, l'ont surnommée « la reine Brault ». À l'adolescence, elle se rend à la fête de la Louée qui a lieu tous les étés, à la Saint-Jean-Baptiste, là où les pauvres louent leur force de travail aux riches. Elle a la tête pleine de rêves mais aussi d'appréhensions. Sera-t-elle engagée par de bons patrons ? Ira-t-elle à Paris, ce lieu de toutes les merveilles ?

Une histoire que Françoise Bouffièvre a su rendre avec justesse dans une langue sobre et concise, parfois joliment colorée par le patois morvan.

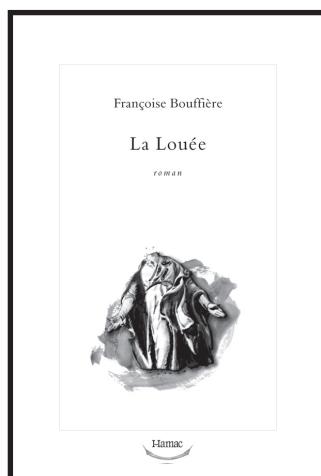


FRANÇOISE BOUFFIÈRE

à-dire un agriculteur morvan qui se loue, avec ses bœufs, « afin de réaliser des travaux de débardage » (p. 10, note 1). Mais c'est surtout le métier de nourrice qui est mis de l'avant, car les nourrices morvandelles étaient particulièrement prisées et réputées comme de bonnes allaitantes. On apprend beaucoup sur cette fonction très encadrée et très réglementée : il existe des agences de placement de nourrices et, pour pouvoir pratiquer leur métier, celles-ci doivent subir un examen médical au terme duquel le médecin leur délivre un « Certificat de nourrice laitière » ; les nourrices brunes ont meilleure réputation que les rousses et les blondes ; il y a des nourrices qui allaitent et des nourrices sèches (une fois le bébé sevré), des nourrices sur lieu (la nourrice vit dans la famille du bébé) et des nourrices à emporter (une meneuse amène le bébé chez la nourrice) ; les « nounous » sur lieu, mieux payées que les autres, sont des femmes hautement considérées par leurs maîtres, mieux vêtues et surtout mieux nourries que les servantes.

UNE HISTOIRE TOUCHANTE, UNE LANGUE SOBRE

Au-delà de cet aspect documentaire fort intéressant, c'est cependant l'histoire de Marie qui nous tient en haleine, une histoire fort bien ficelée et très touchante qui nous rappelle cruellement à quel point la condition des femmes — et particulièrement des démunies — était alors difficile. Une histoire que Françoise Bouffièvre a su rendre avec justesse dans une langue sobre et concise, parfois joliment colorée par le patois morvan.



C'est un négociant en soierie de Lyon qui l'engage finalement comme servante. Sa vie, on s'en doute, ne sera pas à la hauteur de ses rêves. Même si elle lui procurera certaines joies, elle sera plus conforme au destin que lui a tracé sa naissance dans un lieu de misère.

MÉTIER : NOURRICE

Avec ce premier roman, Françoise Bouffièvre rend hommage à deux métiers très pratiqués dans le Morvan de cette époque, celui de galvacher et celui de nourrice. Le père de Marie est un galvacher, c'est-



Simon Girard, *Tuer Lamarre*, Montréal, Leméac, 2009, 144 p., 13,95 \$.

Un coup de poing qui rate sa cible

À l'automne 2007, on avait présenté le premier roman de Simon Girard, *Dawson Kid*, comme le roman de la rentrée. *Tuer Lamarre*, son deuxième roman, se veut un « roman coup de poing » (quatrième de couverture), mais il frappe dans le vide.

DES PREMIERS CHAPITRES TROUBLANTS

Le narrateur a 38 ans. Un « regard rêveur » (p. 7) de Maxime, son fils de 11 ans, fait remonter à la surface un douloureux souvenir d'enfance : de six à dix ans, il a été victime d'abus sexuels exercés par la voisine d'en face quand elle était soûle. Dans les cinq premiers chapitres, Simon Girard rend très bien le désarroi et la souffrance de ce petit garçon de même que son ambivalence à l'égard de cette voisine qu'il trouve belle et qu'il aime, en même temps qu'il espère qu'elle va cesser de le « force[r] à faire des trucs dégueulasses » (p. 12), la tête entre ses cuisses. De ce petit garçon empêtré dans la honte et emmuré dans son silence, qui pleure seul dans son lit, la nuit, qui cherche à donner le change en étant le meilleur partout et qui ne dévoilera la vérité à sa mère qu'après avoir vu à la télé, à dix ans, un documentaire sur un enfant maltraité. La suite du roman, cependant, laisse perplexe.

UNE SUITE PEU CONVAINCANTE

Le début du sixième chapitre nous ramène au « regard rêveur » de Maxime, dans lequel le narrateur croit percevoir son propre désarroi d'enfant. Il interroge son fils, nomme des agresseurs potentiels, puis en conclut que Maxime a été agressé par M. Lamarre, un ami de son père. Parce que le fils ne parle pas et parce que tout est perçu du point de vue du père, on a alors l'impression que celui-ci est en plein délire et qu'il projette sur son fils ce qu'il a lui-même vécu. Ne dit-il pas : « [...] je ne sais pas trop ce que j'ai vu dans ses yeux. Ce que j'ai reconnu. Peut-être moi au complet, à son âge ? » (p. 48) La suite semble confirmer cette impression tant le narrateur est perturbé et tant il est évident qu'en voulant aider son fils, c'est sa propre enfance qu'il cherche à réparer. Mais le face-à-face avec Lamarre, vers la fin du roman, dément cette première impression, ce qui est bien dommage dans la mesure où, il me semble, le roman aurait gagné en vérité romanesque et en intensité s'il avait pris cette direction. Cela tient sans doute aux personnages secondaires qui sont mal définis, n'existent qu'en fonction du narrateur et manquent terriblement de consistance. Cela est vrai de Maxime, dont les réactions détonnent tout au long du roman, du père du narrateur, qui ne fait que deux brèves apparitions, et de Danielle, sa femme, ramenée à quelques traits grossiers (« si parfaite », p. 93, « méchante », p. 98, « petite garce », p. 103), et dont l'ultime geste de désespoir apparaît comme un lapin sorti *in extremis* d'un chapeau. Tout se passe comme si Simon Girard, en voulant aller à l'essentiel, avait glissé sur les tenants et aboutissants du drame et en avait escamoté les véritables enjeux. Il nous force à un acte de foi sans condition. Et, malheureusement, je n'y ai pas cru.